

L'individu et la personne dans la societe moderne

Vial, Jean

Veröffentlichungsversion / Published Version

Sammelwerksbeitrag / collection article

Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Vial, J. (1949). L'individu et la personne dans la societe moderne. In *Verhandlungen des 9. Deutschen Soziologentages vom 9. bis 12. August 1948 in Worms: Vorträge und Diskussionen in der Hauptversammlung und in den Sitzungen der Untergruppen* (pp. 11-24). Tübingen: Mohr Siebeck. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-190266>

Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer Deposit-Lizenz (Keine Weiterverbreitung - keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Gewährt wird ein nicht exklusives, nicht übertragbares, persönliches und beschränktes Recht auf Nutzung dieses Dokuments. Dieses Dokument ist ausschließlich für den persönlichen, nicht-kommerziellen Gebrauch bestimmt. Auf sämtlichen Kopien dieses Dokuments müssen alle Urheberrechtshinweise und sonstigen Hinweise auf gesetzlichen Schutz beibehalten werden. Sie dürfen dieses Dokument nicht in irgendeiner Weise abändern, noch dürfen Sie dieses Dokument für öffentliche oder kommerzielle Zwecke vervielfältigen, öffentlich ausstellen, aufführen, vertreiben oder anderweitig nutzen.

Mit der Verwendung dieses Dokuments erkennen Sie die Nutzungsbedingungen an.

Terms of use:

This document is made available under Deposit Licence (No Redistribution - no modifications). We grant a non-exclusive, non-transferable, individual and limited right to using this document. This document is solely intended for your personal, non-commercial use. All of the copies of this documents must retain all copyright information and other information regarding legal protection. You are not allowed to alter this document in any way, to copy it for public or commercial purposes, to exhibit the document in public, to perform, distribute or otherwise use the document in public.

By using this particular document, you accept the above-stated conditions of use.

II.

Vortrag

JEAN VIAL

L'individu et la personne dans la société moderne

A une époque où l'homme désorienté s'efforce de traduire la complexité des faits en formules commodes, simples, définitives, il est devenu banal de dire: le groupe a tué l'individu.

A première vue, en effet, il semble que jamais la société ne se soit révélée aussi efficace; des barèmes rigoureux décomposent les individus et les rangent en catégories imprescriptibles infligeant telle quotité d'impôts ou assurant l'accession à tel poste; par l'appel à des moyens d'expression sommaires mais à résonnance générale — radiophonie, cinéma, presse illustrée — la société impose des types irréfutables; du dentifrice à l'ameublement, la standardisation — fille du machinisme — est rigoureusement requise et obtenue; la beauté elle-même n'échappe pas à cet impératif: autrefois, on recherchait les bienheureuses se rapprochant d'un canon patiemment défini; aujourd'hui, on impose à toutes les femmes une conception hâtive mais globale allant de la taille des jupes à la forme des sourcils; la mode y consent; la publicité y pourvoit; et nul ne songe à se singulariser; la technique qui, conjointement avec le rituel administratif, le fétichisme de l'estampille, nous maintient dans une mentalité magique, contribue à l'élaboration, à l'imposition de ces types; et devant ce qu' *Huxley* appelle l'idolâtrie de l'organisation, nul ne songe à jouer les Aristide: selon le mot du romancier français, *Alfred Capus*, les déclassés eux-mêmes se constituent en classe! Débordant ses responsabilités politiques, l'Etat, au reste, s'est fait producteur, distributeur, gardien d'enfants, radiophoniste.

Cependant, nous nous demandons si l'emprise sociale est aussi forte qu'on le croit. Sans doute, ici et là, découvrirons-nous une sur-excitation de l'Etat: mais son irruption dans le monde de l'économie

n'est pas nouvelle ; à quoi bon d'ailleurs rappeler ces états religieux qui entendaient se préoccuper de toutes choses, y compris du salut des sujets : parce qu'il a, d'ailleurs, renoncé, le plus souvent, à la forme monarchique dont *Simmel* marquait l'importance, l'Etat perd sa stabilité dans le temps, compromet sa pérennité : on parle de 3^e. Reich, de 4^e. République; il faut le dire : malgré l'extension, au moins provisoire, de ses attributions, jamais l'Etat n'a été autant contesté.

Encore s'agit-il là de la forme sociale qui, par le monde, en général, connaît aujourd'hui le plus de force. L'examen des autres groupes ne manquerait pas de faire apparaître la désaffection dont ils sont l'objet ; or, nous pensons bien que c'est l'idée que les composants se font de l'ensemble qui suscite la réalité sociale ; c'est — les objectivistes intégraux feraient bien d'y prendre garde — l'importance de l'attachement au groupe qui restitue la sociologie à l'étude complémentaire de phénomènes psychologiques, affectifs, subjectifs en un mot. Nous ne dirons rien des groupements politiques et religieux. Mais qu'en est-il de ces communautés, hier encore si vives : la province ou la commune ? Après quinze siècles de sédentarité relative, de gré ou de force, le monde s'est remis en mouvement : des villes ont presque complètement disparu ; des régions entières ont changé d'habitants ; pour des millions d'êtres, on a détruit les liens bienfaisants unissant à la terre charnelle dont parle *Charles Péguy*, à ce sol dont *Simmel* soulignait aussi le rôle ; si l'on veut bien songer que les formes supra-nationales — groupes de Culture ou Humanité — n'en sont qu'à une préfiguration, au reste saisissante, si l'on veut bien admettre que l'idée de Nation s'étirole aujourd'hui sous la judicature excessive de l'Etat, on comprendra la faiblesse des groupes que nous appellerons géographiques.

Sans avoir l'esprit communautaire intégral des Gildes, corporations ou confréries médiévales, les groupes professionnels seraient, en fait, plus vivaces si le volontariat syndicaliste se trouvait toujours respecté, si l'adhésion ne reposait souvent sur l'habitude, l'obligation — et parfois la contrainte.

Les Associations que nous appellerons de loisirs mériteraient autant d'intérêt : le progrès de l'instruction, la diminution de la journée de travail, la généralisation des vacances, le développement des activités sportives, la naissance de techniques de distractions relativement décentralisées ont autorisé un accroissement considérable de ces institutions ; or, nous ne sommes pas sûr que — au moins sur le plan culturel — toutes ces facilités aient été suivies d'effets.

Quant à la famille, de l'évolution, elle sort distendue, désarticulée : la contraction qu'elle a subie n'a pas accru sa cohésion interne : traduisant le changement ainsi survenu dans les moeurs, la législation de la plupart des pays accepte le divorce et précipite l'émanicipation des enfants.

Ainsi, contrairement à l'affirmation commune laissant croire à l'avènement de la parfaite et définitive fourmilière dont parle *Valéry*, nous pensons à une atténuation des formes sociales orthodoxes : nous ne croyons pas, en effet, devoir donner ce nom aux groupements temporaires aujourd'hui si fréquents et issus de la conjonction d'une foule dans la rue, dans un train, ou même dans une salle de spectacle ; indépendamment du sentiment de la solidarité dans l'espace et dans le temps due à la double représentation de l'ensemble spatial et du but commun, la société requiert de chacun de ses membres une participation active et spécifiée ; ajoutons à cela une minimum institutionnel qui assure la stabilité dans le temps, autorise des insertions nouvelles.

Et, sans doute, est-ce l'opposition entre ces groupes de rencontre dépourvus d'organisation — donc de mémoire — et les véritables groupements sociaux qui fondera la différence — qu'il nous faut maintenant élucider — entre individus et personnes.

Le développement — au détriment des sociétés naturelles — de simples collections d'êtres, dont le caractère n'est pas modifié par des apports nouveaux, dont l'action ne se fait pas sentir sur chaque coopérateur, la multiplication de fausses sociétés exaspère ce que *Leibniz*, appelle „l'ordre des possibilités inconsistantes“, c'est-à-dire l'ordre des individus interchangeables ou à insertion interchangeable ; c'est ce que veut exprimer *Enrico Castelli*, Directeur de l'Institut Philosophique de l'Université de Rome, quand il affirme : „Le Si, le On, das man exprime le monde dans lequel nous vivons.“

Il nous faut insister sur cette perversion du groupe qui ne compte plus que des individus, des éléments indistincts et, en tout cas, indifférenciés dans leur activité : ainsi en est-il de l'Etat par exemple, voire de la Classe elle-même au sens scolaire mais traditionnel du terme.

*

C'est en opposition à ces groupes, somme toute anormaux, que se définissent les différentes doctrines qui, sous le nom de personnalisme, ont fait un sort aux facultés de chaque être, à chaque être considéré en soi. Ces doctrines, d'origine socialiste ou chrétienne, sont sa-

lutaires ; elles ont suscité de nettes évolutions ; à notre sens, la plus intéressante est celle qui naturalise, qui légalise la notion de personne en définissant la réaction ou le jugement social selon l'être qui en est l'objet. Nous voudrions détacher cette idée avec force parce qu'elle porte témoignage du changement profond qui se prépare ; bien loin d'être regardé de même manière que son „semblable“, chaque homme est considéré comme un cas : interprétant la loi, la dépassant, la préformant, la jurisprudence retient des circonstances aggravantes ou atténuantes, subjectivise le code, rejette la correspondance étroite des fautes et des sanctions ; au profit de la formule „à travail égal, conditions de vie équivalentes“, les allocations familiales ont, de même, rompu le parallélisme entre travail et salaire ; déjà, s'annonce la conception d'un prix dit social qui est, en fait, largement, un prix personnel puisqu'il impute des valeurs variables au même livre suivant qu'il est acquis par un étudiant, un professeur — ou ce que nous appellerons un étranger ; les barèmes eux-mêmes, dont on fait des instruments de sociabilisation excessive, ne sont peut-être que des moyens de faire à chacun un sort différent selon des critères multiples : l'égalité — au sens inter-individuel du terme — ne retenait que le „un“, puis le „un“, encore le „un“ ; l'équité nuance le débat et découvre les „autres“ auprès des „uns“.

Sur le plan philosophique et moral, s'opèrent des changements du même ordre : peut-être est-il déjà possible de faire, dans ce retour à la personne, la part, que nous croyons considérable, de l'existentialisme tant athée que chrétien.

Nous ne croyons pas cependant que cette évolution se situe en dehors des groupes ou en contradiction avec eux : elle est, bien au contraire, un ferment intense de sociabilisation puisque, au moins dans ses formules juridiques et économiques, elle range les personnes, aussitôt que déterminées, dans des catégories d'espèces.

Qu'y a-t-il de commun entre cette évolution contemporaine et un phénomène plus historique, entre l'aspect à la fois social et personnel d'une telle conception et les notions — qu'il nous faut maintenant préciser — de personnalités majeures : saints, héros, découvreurs, grands hommes pour tout dire ?

Carlyle, Emerson, d'autres encore, l'ont répété à l'envie : ces êtres hors-série sont des éléments de rupture, voire de révolution : pour convaincre de folie la sagesse des hommes — c'est le mot de Saint Paul — il faut d'abord, ainsi que le dit *André Gide*, „vaincre la pesanteur“ : celui qui ne triomphe pas du milieu, constate *Lamarck*,

n'est pas un homme supérieur". Mais rappelons-nous : „on ne vainc la nature qu'en lui obéissant" ; pour „triumpher du milieu", il faut d'abord le connaître, l'avoir pénétré — donc subi ; peut-être, d'ailleurs, le Grand homme est-il, plus que quiconque, lié à la communauté historique ; peut-être — même s'il n'est, suivant l'opinion de *Draghicesco*, que le pouvoir d'agir sur les autres — sait-il, mieux que personne, retrouver les aspirations profondes du groupe, les exprimer, les expliciter : à ce titre — et notre époque n'y échappe pas — le génie est un produit social ; le dévouement à la société — dont nous avons fait un élément essentiel — soutient le héros, aussi bien que l'inventeur, dans leur vie pénible ou dangereuse ; nous n'insisterons pas sur cette idée — trop chargée d'humour — qu'il n'est de grands hommes que ceux qui sont reconnus — brevetés, célébrés ou canonisés — par le groupe auquel ils se sont dévoués ; de nos jours autant qu'autrefois, les membres d'une communauté éprouvent le besoin de penser cette communauté sous des espèces concrètes, charnelles ; on pourrait même se risquer à dire que l'Humanité oscille entre deux perversions mentales : d'une part, gagnant de proche en proche la masse à partir de techniques pédagogiques prévues pour la formation d'une élite, l'instruction entraîne une abstraction excessive, ramène à des symboles désincarnés, à des mots vides dont l'Homme croit sauver la vie par l'apposition-solennelle d'une respectable majuscule ; d'autre part, une propagande que l'élite veut suggestive atteint cette même masse pour l'amener à se représenter le groupe sous les traits d'un homme ; caricature dont on sait ce qu'elle a donné et qui, en fait, identifie — je ne citerai aucune référence — les régimes de masse et les régimes dits personnels : c'est le faux Yogi qui suscite les vrais commissaires . . . En fait, le grand homme, lui, reste homme social qui, même lorsqu'il n'est pas créateur de groupe, ne se révèle grand que par ce qu'il apporte — et efficace que par ce qu'il retient : „la parole, dit notre vieux *Montaigne*, est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui entend".

Ainsi en est-il, a fortiori, pour le commun des membres d'une communauté sociale.

Le même débat, irréductible à première vue, oppose les théoriciens de la contrainte sociale et les partisans de la liberté individuelle. On se doute que les impératifs collectifs dont il fut question à propos du grand homme pèseront plus lourdement encore sur l'être moyen : à plus d'un titre, cette pression rejoint l'idée que nous nous faisons des différentes nécessités physiques limitant l'activité de l'homme. Mais,

si c'est suffisant pour marquer la difficulté d'être, est-ce assez pour que soit niée la liberté ? Cette contrainte même est l'un des obstacles qui permettent à la personne de se définir par l'opposition et de s'affirmer par l'exercice. Sans doute, sous peine de franchir les limites du groupe, de courir la chance d'y échapper, ou le risque de s'en trouver exclu, le participant doit respecter certaines règles. Mais parler de limites c'est admettre l'existence d'un limité, de ce que nous appellerons la liberté intra-marginale : entre cet en-deçà et cet au-delà que le groupe social réproouve et sanctionne, il est place pour une expression personnelle, une originalité de combinaisons ou de nuances ; la limitation de variabilité sociale — pour parler comme de *Greef* — mesure, c'est certain, la pression du groupe ; et il y a pression chaque fois que les éléments composants se révèlent différents, sinon ès-nature, du moins ès-comportement, de ce qu'ils seraient s'ils étaient isolés ; même si elle n'est qu'inter-individuelle — et nous ne le croyons pas — l'interaction joue ; mais il y a place pour la liberté et — selon un mot célèbre, c'est bien souvent la loi qui libère — il y a liberté chaque fois que, dans le cadre de limites ne dépendant cependant pas de lui, l'être conserve une faculté de choix et une possibilité d'expression personnelle ; or il suffit, n'est-il pas vrai ? d'une parcelle de liberté pour que la liberté soit sauvée tout entière ; de même suffit-il d'une possibilité de création — par mutation brusque par exemple — de loin en loin dans la vie du monde pour que cette vie, pour que ce monde s'en trouve renouvelés.

Ainsi, les éléments, jugés à tort irréductibles, se concilient-ils dans une synthèse, certes difficile et constamment remise en question, mais salutaire et créatrice ; *Durkheim* lui-même en convient : „l'union morale“ — et il juge ce trait essentiel — „suppose le respect des libres-personnes“ ; la vraie société commence où commence la personne, où un but commun, une solidarité vécue, une semblable représentation de l'ensemble unissent des êtres dont les tempéraments demeurent divers, dont les tâches restent cependant — nous ne disons pas comme *Durkheim* divisées — mais spécifiées.

Il nous semble donc nécessaire de définir ce „un d'une diversité“ et „cette diversité de un“ dont parle le Professeur belge de *Corte*. Quant aux caractères, on peut dire que l'élément ne saurait être inséré ou ôté sans que le groupe n'en soit affecté, sans que lui-même ne s'en trouve modifié ; quant aux attitudes, on peut affirmer que l'existence de la moyenne sociale n'empêche pas plus la détermination de la personne que le choix de l'un n'empêche la prévision de la moyenne ; la loi des grands nombres respecte à la fois la généralité et les personnes.

De la sorte, nous revenons aux communautés que nous appellerons naturelles en nous référant bien moins à leur origine qu'à la manière dont elles respectent la nature, c'est-à-dire, d'abord les personnes composantes ; il est inutile d'insister sur l'importance de ces communautés — auxquelles le *R. P. Pribilla* a consacré un remarquable article dans le numéro de novembre 1946, de la Revue *Stimmen der Zeit* ; il est plus nécessaire de dégager leurs caractères : le principe d'une adhésion spontanée a été retenu ; ce n'est guère valable pour la famille ou la nation ; mais alors le sentiment de liens pour ainsi dire charnels et la vie en commun, dès le plus jeune âge, assurent la cohésion du groupe ; si l'on en croit *Max Picard* — et il en conclut au caractère anti-social du nazisme — cette cohésion est l'un des facteurs les plus nets des sociétés naturelles ; mais cette cohésion elle-même procède d'une certaine structure, d'une certaine harmonie, d'une certaine interdépendance d'éléments spécifiés participant à une existence commune, concourant à une oeuvre unique ; respect des composants par l'ensemble, attachement des composants à l'ensemble, acceptation par ceux-ci de normes, d'idéaux et aussi d'une conception générale de la vie, d'une discipline relative, mais élaboration de ces tendances et définition de ces comportements par dégagement de la base plus que par imposition du sommet, par germination plus que par ensemencement, autant de traits que nous retrouverions dans ces communautés heureuses.

On nous permettra de faire un sort tout particulier à cet attachement, non dépouillé d'orgueil, de sentiment d'excellence et de prééminence, que les éléments portent au tout — et, en contrepartie, à ce respect des éléments par le tout : respect des personnes sans doute mais aussi — et nous voudrions insister sur ce point : respect des autres groupes, qu'ils soient intérieurs ou vicinaux. Le groupe parfait se manifeste par cette honnête tolérance : il est frappant de remarquer que si une Nation inachevée exaspère le sentiment de son unité, une Nation vraiment unifiée se permet aisément de mettre l'accent sur ses différences régionales ; la multiplication des groupes sociaux au sein d'une communauté est une marque de force ; ainsi en est-il dans la Nation de l'existence d'Eglises, d'Ecoles, de groupes de travail, de culture ou de loisirs, de collectivités de terroir, de familles fortes et autonomes aussi. Ainsi s'explique l'une des erreurs les plus graves du nazisme, mouvement totalitaire, c'est-à-dire unitaire, ayant confondu l'Etat et le Parti et ayant écrasé tous les groupes intermédiaires : au lieu d'exprimer le meilleur esprit communautaire, il avait singulière-

ment épuisé la richesse sociale ; il avait également méconnu une nécessité d'ordre psychologique — c'est-à-dire d'ordre personnel : bien loin d'accéder d'un coup à ce groupe lointain qu'est la Nation, les hommes ont besoin de penser d'abord la Famille, la Cité, la Province et même entre la Cité et la Province, cette unité intermédiaire que nous appelons le Pays et dont le correspondant, sur un plan plus sentimental il est vrai, est le Heim allemand. Nous nous reprocherions de ne pas insister sur la nécessité de ces relais sociaux. Tout d'abord, ils permettent, surtout aux Humbles (ainsi de nombreux catholiques placent-ils les Saints à mi-chemin entre eux et le bon Dieu) de mieux se représenter un groupe, de mieux participer — en pensée autant qu'en comportement — à un groupe dont la complexité croît avec l'étendue, dont l'éloignement pourrait créer, pour certains éléments le sentiment d'une véritable inaccessibilité — voire, ce qui est plus redoutable encore, l'impression morne d'une totale étrangeté.

A propos de doctrines récentes, il faut d'ailleurs noter que le respect du terroir, par exemple, est bien autre chose qu'une forme du naturisme ou un attendrissement sur le passé : non exclusives certes, non suffisantes bien sûr, les communautés dont la chaîne vive a suscité la Nation demeurent des fins nécessaires, sentimentales, pragmatiques et peut-être institutionnelles. Il serait vain de protester contre ce fait. L'opposition systématique entre fin et moyen nous paraît toujours chargée de confusion et d'équivoque : atteindre le sommet d'une montagne est une fin ; et tous les gestes accomplis ne seront que moyens pour y parvenir ; mais l'alpiniste devra ériger ces gestes en fins parcelaires : mettre le pied ici, puis là ; et c'est la représentation du panorama dont on jouira tout à l'heure qui devient un moyen puisqu'il soutient durant une montée difficile, pénible, peut-être dangereuse ; ainsi, tour à tour fin et moyen, tel groupe, né du besoin de défendre l'es-pèce, est-il, bientôt, aimé recherché, défendu pour lui-même.

C'est l'utilité même des sociétés qui suscite ensuite leur recherche désintéressée, pourrait-on dire.

Chacun déborde d'ailleurs la destination primitive pour apporter des satisfactions d'un autre ordre, une ambiance, un soutien. Et les autres groupes s'en trouvent également bénéficiaires. Chacun apparaît comme une étape indispensable — mieux encore comme une composante dont le rôle demeure majeur dans tous ces groupes qui s'imposent aux hommes par le jeu de la naissance — que les êtres ne peuvent donc accepter que dans la mesure même où ils apparaissent comme des „familles“. Répétons-nous : la sympathie

n'est ni abstraite ni gratuite ; nul ne saurait lui reprocher de chercher d'abord des possibilités de manifestation au pas de sa porte, puisque c'est seulement dans la mesure où elle se fortifiera par l'usage que le groupe en bénéficiera, puisqu'il est certain que, fortifiée, elle éprouvera le besoin d'oeuvrer pour l'ensemble. C'est en ce sens que n'est point hérétique cette vieille prière de mon pays : „Bénis soient les Saints, mais bénis les Saints de chez nous“. Nous connaissons et aimons ces saints parce que de chez nous. Mais ils connaissent et aiment Dieu parce que saints. Ainsi allons-nous des Uns à l'Autre. Sans doute, une dilapidation du divin pourrait créer, sur le plan religieux, de graves mécomptes : il n'en est point ainsi dans le social où le caractère concentrique des groupes détermine pleinement coopération et bien rarement concurrence. D'ailleurs, les traits nationaux, par exemple, ne valent que dans la mesure où ils retiennent l'essentiel de la richesse des groupes sous-jacents ; c'est assez dire que l'attachement à ces derniers — et une certaine impression de découverte du Soi dans le Tout — ne peuvent que faciliter l'attachement dont vit le groupe supérieur. De même que l'élargissement progressif des connaissances ne saurait qu'entraîner anarchisme mental s'il n'y a respect absolu des premiers principes acquis et organisation de l'ensemble à partir d'eux, de même l'élargissement progressif des horizons sociaux ne peut s'admettre qu'à partir des groupes intermédiaires ; et c'est en ce sens qu'ils sont tous ainsi que l'Eglise — selon *Paul Claudel* — „des principes de mouvement, d'architecture et de vie“.

Que chacun, dans un enclos qui demeure, dès lors, intime, permette l'apprentissage du social, l'ascension aux méthodes, somme toute difficiles, de la vie en commun, l'exercice, toujours plus ample d'un altruisme dont la pratique même développe le désir d'expansion ; que se trouvent par là dépassés les besoins, parfois sordides, qui ont rendu les sociétés nécessaires ; et il sera inutile d'en appeler aux expressions équivoques d'attrait social, d'appétit social. C'est proprement ne rien dire que d'affirmer que l'Homme est un animal social ; peut-être pourrait-on plus opportunément reconnaître que l'Homme est un animal sociabilisant et cette faculté de créer non la Société mais des sociétés ne paraît pas avoir été altérée par l'évolution des dernières années : du groupe d'anciens élèves de telle Ecole à l'Association des pêcheurs à la ligne de telle ville, la prolifération reste considérable ; pour des raisons déjà dites, nous nous félicitons que cette contagion, parfois abusive, ait gagné l'Allemagne.

Est-ce à dire que le nombre des sociétés jugera de ce que nous

appelions tout à l'heure le caractère sociabilisant des membres d'un groupe social plus ample ? Certes non. L'intérêt serait de connaître les associations qui sont vraiment l'oeuvre d'une équipe humaine. Mais si nous contestons les sociétés qui sont le fait d'un seul homme, nous n'admettons guère l'homme d'une seule société ; l'insertion de chacun dans plusieurs groupes est essentielle ; elle permet de rompre la spécialisation qu'impose l'accrochage à une société définie, d'empêcher cette amputation de l'être par une activité vite obsédante et opposée à ce que nous appelons la Culture ; sollicité de différentes manières, l'homme prend conscience non de l'attrait de telle ou telle faculté mais de la valeur d'une personnalité en facettes, pourrions-nous dire ; au reste, inférieur dans ce groupe à tel ou tel homme, il se découvre ici son supérieur : pour une part, naît de cette découverte l'esprit démocratique (nous entendons par là non une méthode de délégation politique, mais un sens de la valeur de chaque créature, de la dignité de chaque homme). Cette participation multipliée a un autre avantage : elle atténue les conflits entre les groupes ; et ces difficultés mêmes sont très supérieures à une atmosphère de repliement ou d'indifférence qui conduirait chaque groupe à s'abstenir de tout contact pour ne rien abandonner de son indépendance. Cette tendance, très vive dans les sociétés primitives, voire dans les sociétés d'autrefois paraît reprendre force aujourd'hui — peut-être sous l'empire des luttes politiques . . .

La multiplication des relations entre les groupes suscite cependant le développement des formes fédératives : par là, nous revenons sur une conception quelque peu métaphysique de la vie sociale ; on en était arrivé — même en France, dans l'École de *Durkheim* — à considérer la société (on écrivait la Société, avec un S majuscule) comme un concept valable pour tous les groupes ; la méthode fédérative considère chaque association comme une personne, ayant ses tendances, ses idéaux et ses comportements propres ; le respect absolu des composants a sa contre-partie dans une délégation d'une part de souveraineté que consent chaque participant à la Fédération ; se développe ainsi une atmosphère de volontariat qui permet de ranger ces Fédérations dans la catégorie des groupes que l'on peut appeler „ouverts“ — ouverts à l'insertion ou au retrait d'autres participants — ouverts sur la vie d'autres groupements, ce qui ne peut qu'autoriser des Fédérations plus vastes encore.

Dans le monde incertain, tourmenté, qui nous entoure, nous devinons cette évolution qui — *Retter* l'avait bien vu — porte inévitablement les hommes vers l'Humanité.

Sans doute, le groupe total apparaît-il à beaucoup comme une abstraction pure ; sans doute, bien des étapes, bien des compromis de souveraineté sont nécessaires avant l'avènement d'une telle réalité sociale ; peut-être entre Nations et Humanité des relais sont-ils nécessaires ; la difficulté est surtout d'ordre psychologique : il faut penser l'Humanité, soi — inclus ; un avènement anticipé, privé des fondements solides qu'assure un élargissement progressif, dégagerait sans doute un appareil administratif mais non cette Patrie Humaine dont nous rêvons : à l'Institution, nécessaire, doit s'ajouter l'affection même du plus humble participant, surtout du plus humble participant ; n'y point songer serait commettre la même erreur que ces faiseurs de systèmes qui, méconnaissant, malgré leurs affirmations, l'humain et l'affectif d'une Nation, bâtissent un Etat — et simplement un Etat — sur la négation des personnes acquiescentes, confiantes, aimantes, sur la ruine des groupes sociaux intermédiaires.

Et cependant nous voilà aux portes de l'Humanité — et c'est l'un des aspects les plus bouleversants de notre temps ; parce qu'abordée de fort loin, l'évolution politique semble en retard sur l'économie ; une fois de plus, la pensée paraît en retrait ; la technique — d'ores et déjà celle des moyens de communication et, à moindre titre il est vrai, celle des moyens d'énergie — a pourtant révélé le caractère étriqué de la planète ; la spécialisation économique a entraîné une interdépendance que ne dominent point les créateurs d'autarcie et les marchands d'ersatz ; mais, par là même, au moins pour une part, la solidarité gagne le domaine politique : une révolution au Nicaragua et le monde entier a la fièvre ; du consentement universel, une Institution est née qui prétend connaître et arbitrer tous les conflits entre Nations ; difficilement, mais avec le sens et la passion du bien public, les Hommes de bonne volonté accomplissent l'Utopie, l'organisent.

Certes, la route sera longue et les obstacles nombreux : le plus grand, avons-nous dit, est dans l'esprit même de l'homme bien que, selon le propos de *Bergson*, „nous découvriions l'Humanité à travers Dieu, grâce à la Religion et à travers la Raison grâce à la Philosophie“ ; les langues nationales — qui apparaissent comme autant de conspirations — contrarient l'avènement d'une philosophie et d'une existence communes. Mais le problème est posé ; et, selon un processus de contagion grégaire invincible, l'Humanité se fait ; déjà, en quelque sorte dans l'intervalle que sépare les Patries de l'Humanité, se forment des coalitions d'intérêt ou d'opinions, des ligues sociales ou religieuses qui débordent les frontières et mettent en péril la cohésion de chaque

patrie — à tel point que chaque patrie se trouve menacée de périr si l'Humanité ne s'accomplit ; la seule question est de savoir comment l'Humanité respectera les groupes sous-jacents — communautés de culture et Nations — comment ces derniers consentiront l'abandon d'une part de leur autorité intellectuelle ou juridique.

Ce qui paraît singulier — et prouve que l'évolution s'achève — c'est que le dernier anneau de la chaîne retrouve le premier ; si, pour s'accomplir, l'Humanité exige une part de renoncement, ou, pour mieux dire, de délégation de souveraineté de la part des communautés préalables, elle n'impose aucune limitation aux personnes ; bien au contraire, elle restitue l'Humain — et n'est possible qu'à ce prix ; elle est la chair devenue vivante de la philosophie.

Et peut-être est-ce ce retour à l'Humain qui rend si difficile l'accomplissement de l'Humanité ; c'est la voie de la plus grande résistance, puisque beaucoup de groupes sociaux modernes, de groupes modernes prétendus sociaux, se manifestent par l'écrasement de la personne.

Mais c'est ce retour à l'Humain qui nous rassure sur le caractère pleinement social du groupe final : non seulement — par delà les différences ethniques, les préférences religieuses ou les spécifications économiques — il respecte ou protège tous les êtres, mais encore il considère chaque groupe, dès lors inséré, comme une personne ayant place à la table et voix au concert, une fleur au bouquet.

*

On comprend d'ailleurs — et c'est par là que nous voudrions conclure — que cette harmonie n'est possible que si la Personne, fin suprême que l'Humanité réalise, se trouve, à ses heures, définie comme le moyen noble de quelque cause juste trouvant dans l'être même sa raison d'être, ses moyens d'être ; et les groupes sociaux, considérés, avons-nous dit, comme des personnes, n'échapperont pas à cet impératif : ainsi, au delà d'un personnalisme dont l'exaspération serait fatale, découvrirons-nous ce que nous nous permettrons d'appeler le vocationnisme.

Bien que, au dire de *Pascal*, le hasard décide du choix de la profession, l'être a une vocation de métier ; peut-être est-elle fruit de l'ambiance familiale, de la première éducation et de l'influence des jeux plus que de l'hérédité, mais elle est — et, seule, peut fonder l'harmonie entre les goûts et les tâches chère à *Fourrier* ; reconnaissons que les méthodes de l'éducation nouvelle, la pratique des tests et

l'extension de l'orientation professionnelle développent l'expression, l'affirmation de ces vocations.

D'autre part, il est des vocations que nous appellerons de loisirs, puisqu'elles se marquent en dehors du Métier, qu'elles sont même souvent antithétiques du Métier. Nous avons déjà dit les raisons qui autorisent une plus grande manifestation de ces vocations de loisirs ; cependant, autant le progrès paraît net, autant les efforts sont efficaces dans le domaine professionnel, autant, dans celui des loisirs, tout reste confus et dépourvu de système : on peut même affirmer à ce propos que l'Ecole du Premier Degré qui devrait ne donner à ses élèves que des mécanismes, des appétits et une ou plusieurs vocations de loisirs manque complètement son but.

Reste la vocation proprement humaine de chaque être — vocation familiale liée à la survivance de l'espèce, vocations religieuse, politique, syndicale, philosophique — et qui rappellent la doctrine de *Josiah Royce* sur le dévouement à la cause. Notons pourtant qu'il y a là plus qu'un dévouement à une cause puisque cette dernière se définit exclusivement en dehors de la personne ; une telle vocation d'ailleurs ne saurait davantage se fonder sur un déterminisme physiologique : il n'est dans une semblable élévation de pensées, d'émotions et d'attitudes, aucun fatalisme, aucun égoïsme non plus qui aboutirait, selon l'expression de *Goethe*, „au sentiment excessif de l'importance du moi pour lui-même“.

Mais grâce à „la volonté propre à redonner au moindre subalterne“ — c'est le mot du *Wallenstein* de *Schiller* — nous découvrons là une expression, un accomplissement, un dépassement de la personne.

La société moderne fournit plus d'un exemple de ce dépassement. Dirons-nous que, si, le plus souvent, il a d'abord une dédicace sociale, il n'entraîne pas toujours ce respect de chaque personne dont nous avons fait l'autre terme de la synthèse à réaliser.

Considérer, là encore, le groupe comme une personne, multiplier les vocations d'un être en évitant l'artificiel et l'éparpillé, faire de la variété entre ces vocations un facteur de développement personnel et d'enrichissement social, faire de l'unité entre ces vocations un élément de cohésion interne et d'entente collective, voilà qui doit assurer cette synthèse. La vocation de la personne est, pour large part, vocation sociale qui se dépasse elle-même, mais, de la sorte, en s'enrichissant ; la vocation du groupe est, pour large part, dans l'aide à l'épanouissement des personnes, mais, de la sorte, en s'accomplissant elle-même.

Ingéniosité de recherche et d'expression, tolérance et solidarité généralisées, multiplication des liens et solution des conflits, conscience de la diversité des personnes et de l'unité des groupes, le vocationnisme permet à chacun des deux éléments, à la fois fins et moyens, de se reconnaître et de se parfaire dans l'autre ; il assure le dévouement en dehors de la négation ; il autorise chaque être, chaque groupe, à accomplir tout son possible, à mettre, en quelque sorte, son histoire à la hauteur de son destin.